

## *Nigra sum sed formosa*

### Mort et vie spirituelle chez Frithjof Schuon.

Patrick Laude

Traiter de la mort dans l'oeuvre d'un auteur spirituel est un exercice ambigu car toute spiritualité authentique ne vise en définitive qu'à une vie plus profonde et plus ample, plus permanente aussi. Par rapport à cette vie authentique et pérenne, la mort ne peut être que prélude, passage, ou condition d'accès, mais non fin en soi. L'oeuvre de Frithjof Schuon n'échappe certes pas à cette règle, elle qui pourrait être définie comme un inlassable rappel de ce que doit être une vie authentiquement vécue. Un de ses premiers ouvrages, *Perspectives spirituelles et faits humains*, se termine ainsi sur une phrase à la fois simple et lourde de sens qui est comme le point d'orgue de son enseignement : « Qui vit dans la prière, n'a pas vécu en vain. »<sup>1</sup> En outre, l'oeuvre de Schuon métaphysicien, mais aussi peintre et poète sensible aux vibrations d'infinitude de l'expérience terrestre, est une affirmation de la Réalité, et donc en définitive une victoire sur la mort, symptôme de l'irréel, ou du moindre réel --*Mâyâ*, le voile ontologique qui nous cache la plénitude de Dieu, selon l'*Advaita* hindou et les Soufis.

Nonobstant cette affirmation de la vie dans sa plénitude spirituelle de reflet et de manifestation du Divin, la voie intérieure dont Schuon ne cesse d'indiquer les jalons dans son oeuvre apparaît *prima facie* comme une mort. La rigueur sans demi-mesures et sans faux semblants de l'exigence spirituelle de «mort à soi-même» n'est pas pour rien dans les atteroiements, les appréhensions et les prétextes de mauvais aloi que se donnent volontiers les âmes pour éluder l'appel du Divin. Devant la Réalité, confronté aux impératifs de la voie qui y mène, l'homme se dérobe souvent au nom d'un instinct de conservation mal inspiré qui lui fait percevoir --non sans une initiale apparence de raison, l'engagement spirituel comme une nuit sans étoiles, et une mise au tombeau.

---

<sup>1</sup> *Perspectives spirituelles et faits humains*, Paris, 1953, p.287. Par contraste : « Vivre sans dévotion, c'est faire semblant de vivre ; c'est vivre dans la mort. » *Forme et substance dans les religions*, Paris, 1975, p.79.

La mort est d'abord une certitude, une des quatre grandes certitudes, selon Schuon, avec le moment présent, la rencontre avec Dieu et l'éternité.<sup>2</sup> En tant que telle, elle peut, et doit souvent, jouer le rôle de point de départ. Et ce n'est certes pas sans raison que le Bouddhisme peut faire d'elle l'élément liminaire de sa voie vers l'Eveil car "la première pensée propre à délivrer l'homme des attachements terrestres est celle de la mort, et plus généralement –et corrélativement– celle du caractère éphémère de toute chose."<sup>3</sup> C'est au moment de la rencontre de la vieillesse, de la maladie et de la mort que le Prince Gautama prend conscience de l'illusion d'« exterritorialité existentielle » qui a été, jusque-là, la sienne. Une telle conscience est pierre fondatrice de la voie vers l'Eveil en ce qu'elle remet en question le bien-fondé et la cohérence de la vie selon le monde. Elle introduit une fissure inévitable dans l'édifice de la vie terrestre. C'est ainsi qu'en prenant sa source en cette intuition de la finitude et en tirant d'elle toutes ses conséquences, la conscience concrète et plénière de la mort peut constituer une perfection spirituelle.

Le caractère fréquemment liminal de l'expérience de la mort dans la vie spirituelle apparaît déjà, d'une manière apparemment paradoxale, dans l'association qui tend à unir la jeunesse et la mort. Sortant de la relative indifférenciation substantielle et bienheureuse de l'enfance –« ô le vert paradis des amours enfantines ! »-- le jeune adolescent porte souvent en lui la marque vive de l'absolu et de l'infini qui se trouve soudain et violemment confrontée à la relativité et à la finitude. Ce conflit, de nature plus ou moins consciente et plus ou moins qualitative selon les cas, est porteur d'un déséquilibre qui ne peut se résoudre que par la mort, le suicide parfois, du fait de l'impossibilité douloureuse de « faire passer » le désir d'absolu dans le relatif. C'est ainsi que le jeune Schuon, né à Bâle en 1907, et très marqué par le Romantisme allemand, raconte qu'il répondit à sa mère qui lui reprochait son irréalisme selon les voies du monde en se référant à la mort : « mais je suis la pensée incarnée de la mort ! » Le journal spirituel du jeune Schuon porte partout les traces de cette vive et féconde –mais non morbide– conscience de la mort. On y trouve l'expression d'une souffrance qui confine à la mort, comme dans ce passage poignant :

---

<sup>2</sup> "Dans la vie d'un homme ces quatre certitudes sont tout: le moment présent, la mort, la rencontre avec Dieu, l'éternité." *Les Stations de la Sagesse*, Paris, 1992, p.189.

<sup>3</sup> *L'Oeil du coeur*, Paris, 1974, p.149.

Parfois j'en arrive même à ne plus guère sentir ma souffrance. C'est pire encore que les ténèbres, car c'est le crépuscule dans lequel tous les sons se congèlent dans la mort.

Dans ses *Mémoires* inédits, Schuon consigne rétrospectivement ce sens de la mort qui résulte de la disproportion entre son attente spirituelle et le vide du monde qui l'entoure :

Dans mon enfance, je connus une forte nostalgie pour le sacré. Si un maître était apparu, je l'aurais suivi avec un glorieux enthousiasme. Mais le maître ne vint jamais, et je saignai presque jusqu'à la mort dans un monde que je ne comprenais pas, parce qu'il n'y avait rien à y comprendre, un monde qui pour cette raison ne me comprenait pas.

Ce regard rétrospectif, parallèlement d'ailleurs à l'attente d'un renouveau intérieur aussi exprimée par le *diarum spirituale*, indique clairement que le choc mortifère avec l'irréalité du monde est aussi et surtout gage de renaissance. Et c'est en cela que la mort constitue un des piliers de la vie spirituelle.

Dans la description des six « stations de la sagesse » qui forment selon Schuon la perfection de l'homme vivant sous le regard de Dieu, nous lisons ainsi, à propos de la « première » de ces stations, qui est aussi qualité divine et parfum cosmique: «cette qualité, que nous l'envisagions *in divinis* ou en nous-mêmes, ou autour de nous, est comme le cristal ou la neige, ou comme la froide sérénité de la haute montagne; dans l'âme, elle est une anticipation spirituelle de la mort, et par là même une victoire sur celle-ci.»<sup>4</sup> Les images du cristal et de la neige suggèrent la perfection minérale, inaltérable, et la froideur rigoureuse et purificatrice. Ailleurs, Schuon associe cette qualité spirituelle au « climat de mort » qui se dégage de la « stérilité sacrée » du désert si caractéristique de l'islam, comme l'est aussi du reste l'appel à la prière du haut des minarets, lequel peut être comparé à la neige par analogie spirituelle en tant que «nappe de sérénité » tombant sur la ville musulmane. La cristallinité de la mort a donc rapport à la « contraction », ou à la réduction, qui ramène les formes à une sorte de géométrie archétypique. Dans ce climat, l'insouciance mondaine ne trouve guère de prise sur l'âme,

---

<sup>4</sup> *Les Stations de la Sagesse*, Paris, 1992, p.192.

et la gaité elle-même, en tant qu'expression de la joie existentielle, ne peut apparaître que comme un « éclat » isolé à l'image des rares oasis qui peuvent apparaître à tout moment dans l'immense désert de la mort au monde. La joie et le rire peuvent d'ailleurs prendre une profondeur et une intensité d'autant plus grande qu'elle s'abreuve aux sources souterraines mais fertiles de la conscience de la mort.

Dire que la qualité spirituelle dont nous avons suggéré, avec Schuon, le parfum cosmique et la saveur intérieure est « première » ne revient cependant point à dire qu'elle l'est en un sens principiel ou ontologique. Elle ne l'est en réalité que de manière extrinsèque et « séquentielle » et sous le rapport de l'acheminement spirituel, non sous celui de l'ordre métaphysique. Dans la mesure où la réalité terrestre constitue une sorte d'inversion de la réalité céleste --en ce sens qu'elle est à la fois une « condensation » des archétypes et une « fragmentation » de l'unité principielle, toute démarche spirituelle authentique doit tout d'abord prendre la forme d'un rejet du monde, d'un détachement, d'une abstention : la « mort spirituelle » est *a priori* un mouvement d'inversion de l'inversion, ou de négation de la négation. Elle est à la fois renoncement à la passion des formes matérielles qui ne sont que des condensations des qualités célestes, et concentration sur l'unité divine par retranchement d'avec la dissipation dans le multiple. Dans son oeuvre, Schuon se réfère à plusieurs reprises à une « fausse vie » et à une « fausse mort », par contraste avec une « vraie vie » et une « vraie mort. » Les deux premières sont les « grandes misères de l'âme » : elles sont identifiées respectivement comme « la passion, qui engendre la souffrance » d'une part, et « l'égoïsme, qui durcit le coeur et le sépare de Dieu et de sa miséricorde » d'autre part.<sup>5</sup> A la première doit répondre la « vraie mort », c'est à dire la mort spirituelle dont nous avons souligné plus haut le caractère de pure cristallinité; à la seconde doit s'opposer la « vraie vie », « celle du coeur tourné vers Dieu et ouvert à la chaleur de son amour. »<sup>6</sup> Pour le spirituel c'est donc bel et bien le monde et l'ego qui sont mortifères, puisque ce sont eux qui portent les germes de la « fausse mort » de l'âme. La mort spirituelle authentique est, par contraste, source de vie, « si le grain ne meurt... » L'alternative dont il s'agit n'est au fond rien d'autre que le choix entre l'appel spirituel de l'intériorité et l'attrait trompeur de

---

<sup>5</sup> *Perspectives spirituelles et faits humains*, p.285.

<sup>6</sup> *Perspectives spirituelles et faits humains*, p.286.

l'extériorité : "L'extérieur est la dispersion comprimante et la mort, l'intérieur est la concentration dilatante et la vie."<sup>7</sup> Or cette vie apparaît telle une mort à l'âme encore soumise à la magie de l'extériorité.<sup>8</sup> Dans la mesure où le monde moderne se caractérise par une plongée sans vergogne dans cette dernière, on ne s'étonnera pas que la mort, extérieure ou intérieure, soit la grande absente, et la grande ennemie, du projet moderne. La modernité peut en fait se définir comme une mise entre parenthèses de la mort en tant que dernier refuge de l'objectivité, une objectivité qu'il tente de dissoudre entre subvectivisme et relativisme. Schuon critique, à cet égard, l'hypocrisie et la sottise d'un monde qui érige en « héroïsme » l'insouciance mondaine et taxe de « pessimisme » le réalisme métaphysique des spirituels : "...penser sereinement à la mort en méprisant les distractions, c'est voir le monde sous des couleurs sombres, mais penser à la mort avec repugnance, ou éviter d'y penser, tout en trouvant tout le bonheur dont on est capable dans les choses passagères, c'est du 'courage' paraît-il, et c'est du 'sens des responsabilités'."<sup>9</sup> En fait, à l'opposé de cette inconscience cultivée en illusion de supériorité dont se targuent souvent les modernes se situe la noblesse de l'humanité traditionnelle toujours attentive, au moins dans ses élites spirituelles, au sens ultime de la fréquentation de la mort. La noblesse consiste en effet à vivre en compagnie de la mort.<sup>10</sup> Et c'est en particulier une des caractéristiques fondamentales de la vie nomade, si symptomatiquement évincée de la vie moderne jusqu'à être réduite à disparaître. C'est aussi un des caractères de l'islam traditionnel que ce parfum de mort –dont le fanatisme morbide et désespéré des sectateurs du fondamentalisme moderne n'est que la caricature ténébreuse. Le désert et l'épée –deux des quatre pôles de l'islam, selon Schuon, avec la

---

<sup>7</sup> *Forme et substance dans les religions*, p.49.

<sup>8</sup> Le rapport de l'homme avec les espaces infinis est d'ailleurs le symbole de cette mort dans et par l'extériorité. "Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie" écrivait déjà Pascal. L'infinité de l'extériorité est comme la projection inversée de l'infinitude libératrice et de vivifiante de l'intériorité. Ce qui paraît limite et mort --la concentration--est en fait vie dans l'illimitation, tandis que ce qui paraît illimité, et symbole de la liberté même de l'homme moderne prométhéen révèle le "caractère hostile de l'extériorité": "en s'élançant dans l'espace planétaire --en fait ou en principe--l'homme s'enfoncé dans une nuit froide, désespérante, mortelle, sans haut ni bas et sans aboutissement ..."*(Forme et substance dans les religions*, p.49)

<sup>9</sup> *Résumé de métaphysique intégrale*, p.163.

<sup>10</sup> "Vivre noblement, c'est vivre en compagnie de la mort, qu'elle soit charnelle ou spirituelle", *Résumé de métaphysique intégrale*, p.28. "L'homme s'avilit quand il ne regarde pas en face la souffrance et la mort." *Castes et races*, p. 33.

femme et la religion— en sont les symboles: “L’épée, c’est la mort, celle qu’on donne et celle dont on assume le risque; son parfum est toujours présent.”<sup>11</sup>

\*

Ainsi envisagée comme une dimension spirituelle à la fois rigoureuse et nécessaire, la cristallité exclusive de la mort participe de la dimension d’absolu du Divin. La métaphysique de Schuon, ou disons la symbolique conceptuelle par laquelle il oriente notre regard vers le Grand Mystère, distingue en effet –sans aucunement remettre en question l’unité essentielle du Principe—trois grandes dimensions de ce dernier : l’absoluité, l’infinitude et la perfection.<sup>12</sup> Le Principe est d’abord l’Absolu en tant que son pur Etre est indépendant de toutes relations. C’est cette absoluité même qui le situe dans une situation de transcendance par rapport à tout ce qui n’est pas Lui: en effet rien ne peut Lui être ajouté ni retranché, et rien ne Le limite ni ne Le détermine en aucune façon. Il est à la fois pure nécessité et pure liberté. Transcendant toutes réalités, il « éteint » en quelque sorte tout ce qui n’est pas Lui, à la manière du Dieu de la Bible s’adressant à Moïse dans les termes de la métaphysique non-dualiste la plus directe et la plus conséquente qui soit : « Je suis Celui qui est ». En conséquence, Lui seul est le Vivant, ou la Vie, toute autre réalité étant vouée à la mort, toute autre réalité étant déjà « morte » --métaphysiquement s’entend—au regard de Lui. Analogiquement, sur le plan spirituel du retour au Réel, la conscience de la mort, éteignant toutes réalités psychiques et existentielles, reflète à sa manière l’exclusivité de l’Absolu. Si la mort elle-même apparaît comme la rançon, et le symbole terrestre, de la relativité, comme la faille de l’existence, la pensée de la mort apparaîtra comme un reflet de l’Absolu dans le relatif puisqu’elle échappe en quelque sorte à son propre contenu en vertu de sa nature de conscience irréfragable et immortelle. La conscience de la mort, laquelle différencie l’homme des autres animaux, est comme un surplomb de la mortalité, et par là même un

---

<sup>11</sup> *Christianisme/Islam. Vision d’oecuménisme ésotérique*, p.133.

<sup>12</sup> “L’idée que le Principe suprême est à la fois la Réalité absolue et, par là même, la Possibilité infinie, peut se suffire à elle-même, car elle contient tout, notamment la nécessité d’une Manifestation universelle. A un point de vue moins synthétique cependant, et plus proche de *Mâyâ*, nous pourrions envisager un troisième élément hypostatique, à savoir la Qualité parfaite; étant l’Absolu, le Principe est par là même l’Infini et le Parfait. Absoluité du Réel, infinitude du Possible, perfection du Bien; ce sont là les ‘dimensions initiales’ de l’Ordre divin.” *Sur les traces de la religion pérenne*, Paris, 1982, p.21.

signe de la transcendance de l'intellect, une préfiguration de son immortalité.<sup>13</sup> L'intelligence transcendante qui se révèle dans la pensée de la mort, en tant que manifestation de la conscience en général, manifeste bien « l'incommensurabilité entre celles-ci (la conscience et la subjectivité) et les objets matériels, qu'il s'agisse d'un grain de sable ou du soleil, ou d'une créature quelconque en tant qu'objet sensible. »<sup>14</sup> Cette incommensurabilité est, selon Schuon, la preuve par excellence –preuve non pas tant rationnelle qu'existentielle—de la primauté de l'Esprit, et en conséquence, de l'immortalité de la conscience. On comprend donc que la conscience conséquente de la mort est déjà témoignage de l'Absolu,<sup>15</sup> en tant que reflet subjectif de la transcendance de l'Absolu –différence absolue d'avec le néant—et de par sa nature de pure conscience soustraite à la mort, le divin Soi que les Hindous envisagent comme *Atman*, l'Absolu transpersonnel. Quant à la mort elle-même en tant qu'expérience de la relativité et de la finitude, elle n'est, sous le rapport de la conscience et à l'image du néant, qu'une limite jamais atteinte, puisque la Conscience ultime outrepassé toujours ses rivages assombris. La mort n'est rien de plus que la négation de la vie, comme le néant n'est que négation de l'être, et le mal privation ou négation du bien. La Réalité ultime, à la fois être, conscience et béatitude selon les Vedantins (*sat, cit, ananda*), est précisément Celle que le Bouddhisme désigne de manière allusive comme « un non-né, non-devenu, non-fait (*akata*), non-composé (*asamkhatam*) » sans lequel il n'y aurait point « d'évasion possible de ce qui est né, devenu, fait (...) composé » et donc voué à la mort.<sup>16</sup> Ce n'est donc que dans le Sujet absolu que la mort est irrémédiablement vaincue.<sup>17</sup> Cette vérité fondamentale est exprimée, opérativement, par un des versets du *Cantique des Cantiques*

---

<sup>13</sup> C'est ce qu'exprime Schuon dans son journal spirituel de jeunesse, texte inédit : « La terre entière n'est qu'un minuscule grain de poussière qui ne dure qu'un moment. Il me faut surmonter l'insupportable par la pensée de la mort. »

<sup>14</sup> *Du divin à l'humain*, Paris, 1981, p.11.

<sup>15</sup> Elle est en même reconnaissance de la relativité humaine, d'où son aspect terrible d'arrachement auquel les prophètes eux-mêmes, en islam, et la nature humaine du Christ, dans le christianisme, ne sont pas soustraits. « Les Musulmans n'hésitent pas à admettre que les Prophètes eux-mêmes tremblent devant la mort et le Jugement; ce disant, ils veulent simplement mettre en lumière, (...) le rapport d'incommensurabilité entre le contingent et l'Absolu (...) » *Logique et transcendance*, Paris, 1977, p.156.

<sup>16</sup> Ananda K. Coomaraswamy, *La doctrine bouddhique*, p.43.

<sup>17</sup> C'est ce qui ressort très directement de l'expérience fondamentale de Ramana Maharshi lors de son éveil spirituel au Soi. Pris d'une terreur soudaine, et sans explication immédiate, de la mort, le jeune sage tourna son attention vers la Source ultime de sa conscience, y découvrant *Atman* dans sa splendeur éternelle soustraite à toute mort. Souvent questionné sur la signification de la peur de la mort le sage d'Arunachala recommandait inlassablement d'examiner la nature de ce qui meurt afin de dégager la conscience de Ce qui ne peut mourir.

que Schuon se plaît à citer à maintes reprises dans son œuvre: « Je dors mais mon cœur veille. » Le cœur se réfère selon cette interprétation au centre de conscience le plus profond, lequel s'identifie en définitive au Soi divin, *Atman*.<sup>18</sup> C'est « à mesure que »<sup>19</sup> le « je » dort, ou meurt, que le Soi veille ou vit, mort et vie n'étant ici que les deux faces d'une même réalité spirituelle.<sup>20</sup>

\*

L'œuvre de Schuon n'est pas seulement celle d'un philosophe, elle est aussi celle d'un maître spirituel, ce qui doit nous conduire à creuser plus avant la description opérative de cette « vraie mort » qui est porte de la « vraie vie ». Or, on pourrait définir cette mort intérieure, dans le sillage de Schuon, comme souvenir de Dieu, c'est-à-dire concentration permanente de notre être –pensée, âme et corps-- sur Dieu. Schuon a maintes fois mis l'accent sur le rôle central de l'invocation d'une forme du Divin dans la voie qui ramène l'âme du multiple à l'Un. Cette voie invocatoire est centrale dans le Soufisme, l'ésotérisme mystique de l'islam dont Schuon distilla la quintessence sapientielle et opérative loin de toute identification confessionnelle. Elle l'est tout autant dans le Bouddhisme Amidiste du *Jodo-Shin* (c'est la voie du *nembutsu*, invocation du

---

<sup>18</sup> Le sens littéral, et amoureux, de ce passage confirme cette interprétation gnostique en suggérant une analogie entre l'état amoureux, mode de conscience profond et permanent qui demeure présent, ne serait-ce que de façon sous-jacente, à l'individu qui en fait l'expérience au sein de –et en dépit de-- toutes les situations concrètes qui le sollicitent dans sa vie quotidienne, et l'immanence permanente du cœur spirituel, ou du Soi.

<sup>19</sup> Parler de « mesure » n'a ici que pure valeur symbolique puisque les deux termes n'ont en réalité aucune commune mesure.

<sup>20</sup> « L'effort de mourir à quelque chose perçu par l'âme comme positif ou réel n'est de toute évidence pas encore la mort à proprement parler, laquelle coïncide rigoureusement avec la naissance spirituelle -- ou les naissances spirituelles successives, innombrables sur la Voie --. C'est dire que la mort à l'illusion et la naissance au Réel sont les deux faces simultanées d'une seule réalité -- ce qui est réel ne peut jamais mourir -- ; et c'est en ce sens que Schuon se plaisait à rapporter cette phrase d'un derviche : 'Ce n'est pas moi qui ai laissé le monde, c'est le monde qui m'a laissé.' Le refus de cette mort à l'illusoire se retrouve du reste aussi

sous la forme du doute de la Miséricorde divine. En effet, douter de la Miséricorde -- qui a été décrit comme le plus grand des péchés -- c'est succomber à une image illusoire, non-réelle de la Miséricorde, d'où :

33 -- « Ne Me définis pas ; n'y pense même pas. Tu n'as que Moi pour Me définir. »

129-- « Abstiens-toi donc de mesurer Mon Amour-Miséricorde, dont le seul Nom est la Mesure : inaccessible à ton entendement, et infinie comme Moi-même. »

148-- « Laisse-Moi à la pure Confiance en Moi-même ; nul autre ne peut avoir une si grande confiance en Moi que Moi-même, car Moi seul Me connais ! Que vaut ta confiance en Moi, toi qui Me connais si peu ? Confie-toi à la pure Confiance de Moi-même en Moi-même ! » (Jean-Marie Tresflin, *Seul à Seul dans le Nom*, Paris, 2003)



nom d'Amida qui est à la fois promesse de renaissance dans la Terre Pure selon Hônen mais aussi présence déjà réelle de cette même Terre céleste selon son disciple Shinran) ou dans le *japa-yoga* hindou dont Gandhi fut un adepte, ou l'invocation du Nom de Jésus dans les traditions spirituelles des diverses Eglises orthodoxes. Dans un inédit qu'il écrivit pour ses proches, Schuon indique ainsi que si « le souvenir de Dieu est une mort dans la vie, il sera une vie dans la mort. » L'invocation méthodique, comme toute voie de prière ou de méditation, apparaît en effet de prime abord comme un sacrifice ou une mort. S'engageant en elle avec persévérance et ferveur l'âme perd pied, abandonne ses repères et ses habitudes, en un mot "meurt" à tout ce qu'elle était jusque-là. C'est ici que se fait jour la dimension sacrificielle de toute spiritualité: le choix de l'engagement spirituel est une anticipation de la mort. L'initiation qui, dans de nombreuses traditions, scelle et symbolise à la fois cet engagement se caractérise précisément par un climat de mort. L'initié fait intérieurement l'expérience, au seuil de la voie, d'une mort qui est encore plus réelle –sur un plan intérieur—que la mort physique.

\*

Il est une dimension importante, à la fois épistémologique et morale, du motif de la mort dans l'oeuvre de Schuon, et c'est celle qui l'associe au principe cardinal de l'objectivité. Ce dernier concept revient à maintes reprises sous la plume de Schuon, à tel point qu'il pourrait être considéré comme un terme-clef de son lexique philosophique et spirituel. L'objectivité est la qualité d'adéquation ou de conformité à la réalité objective, c'est-à-dire à tout ce qui est indépendant de nos limitations subjectives (inévitables et donc "légitimes") et *a fortiori* des distorsions (abusives et blâmables) qui peuvent en résulter. Le domaine de l'objectivité c'est celui que Schuon désigne aussi souvent sous le terme, repris de Lucrèce et des Latins –*natura rerum*, de "nature des choses." La sagesse et la sainteté qui constituent le sommet (de fait) mais aussi la norme (de droit) de la condition humaine peuvent être définis, dans ce contexte, comme des modes humains d'objectivité parfaite. Or cette objectivité est une "mort". Etre objectif, c'est d'abord accepter de reconnaître la Réalité divine et en tirer toutes les conséquences,<sup>21</sup> c'est

---

<sup>21</sup> "(...) Accepter sincèrement la vérité transcendante –laquelle est de nature à tuer nos illusions–, c'est un peu mourir (...)." *La transfiguration de l'homme*, Paris-Lausanne, 1995, p.95.

mourir à soi dans la charité et la justice vis-à-vis des autres,<sup>22</sup> c'est se comporter avec noblesse, générosité et abnégation,<sup>23</sup> mais c'est aussi mourir à ses attachements religieux et culturels par la priorité donnée à la nature des choses.<sup>24</sup> Cette mort s'impose à tout homme et à toute femme en quête de Dieu: seul fait exception l'individu "pneumatique" --chez qui la spiritualité est un état plus qu'un choix-- qui est déjà mort dans cette vie.<sup>25</sup> L'objectivité est ainsi définie par Schuon comme la dimension morale de l'intelligence, mais elle pourrait aussi être considérée, en retour, comme la dimension intellectuelle de la moralité, puisqu'elle fonde cette dernière sur une perception intellectuelle de la nature des choses. C'est là la "vraie mort" dont la nature négative est plus accidentelle que substantielle. Elle résulte en effet de la Chute, c'est à dire métaphysiquement de la perte de l'Unité primordiale --Schuon reprenant sur ce point la doctrine chrétienne sans toutefois lui donner la même radicalité que cette dernière.<sup>26</sup> En ce sens, la "mort" que consacre l'objectivité n'est rien d'autre qu'un retour à la norme essentielle et primordiale. La référence de la Genèse à la mortalité de l'homme, "glaise qui retournera à la glaise", comme suite de la faute est en ce sens une manifestation directe de l'accidentalité de la mort. L'originalité de la contribution de Schuon à cette vision spirituelle qui est au fond commune, d'une manière ou d'une autre, à toutes les perspectives spirituelles, réside dans le fait qu'elle s'exprime en termes d'adéquation intellectuelle et par rapport à une nature des choses qui est en soi indépendante de toutes formulations mythologiques ou confessionnelles particulières. Pour lui, la mort spirituelle coïncide avant tout avec une restauration de la plénitude de l'Intellect divin en l'homme, dont résulte, à titre de concomitance, la chute des écorces et des enveloppes de l'homme déchu mais non

---

<sup>22</sup> "Etre parfaitement objectif, c'est un peu mourir: c'est cesser d'être soi-même pour se mettre parfaitement à la place de l'autre (...)" *L'Esotérisme comme principe et comme voie*, Paris, 1978, p.102.

<sup>23</sup> "Aussi la noblesse de caractère, ou la vertu, est-elle avant tout une prédisposition à l'adéquation quasi existentielle, parallèlement à la connaissance proprement dite; ce qui signifie qu'elle est une façon d'être objectif, d'être conforme à la réalité. Ce qui, suivant les cas, exige une certaine abnégation; être parfaitement objectif, c'est un peu mourir, avons-nous écrit quelque part." *Résumé de métaphysique intégrale*, Paris, 1985, p.98.

<sup>24</sup> A propos des limitations et des parti-pris de la mentalité confessionnelle, en islam et ailleurs, Schuon n'hésite pas à écrire: "L'homme peut avoir ses attachements, soon instinct de conservation peut l'induire en erreur, et c'est pour cela que dans bien des cas, être objectif c'est un peu mourir." *Soufisme, voile et quintessence*, Paris, 1980, p.8.

<sup>25</sup> « Nous avons écrit dans un de nos livres qu'être objectif c'est un peu mourir --à moins d'être un pneumatique car, alors, on est mort par nature et l'on trouve la vie dans cette extinction. » *Avoir un centre*, Paris, 1988, p.53.

<sup>26</sup> L'anthropologie de Schuon ne considère la Chute que sous un aspect d'accidence puisqu'elle demeure fondée sur l'idée que l'intelligence humaine reste essentiellement non affectée par ses effets.

dépossédé de ses prérogatives transcendantes. La mort physique et terrestre elle-même participe de cette objectivité de l'Intellect puisqu'elle restaure les justes limites des réalités : « Lors de cette naissance qu'est la mort, le Soleil divin apparaît; les mesures deviennent absolues; les êtres et les choses deviennent ce qu'ils sont... »<sup>27</sup>

Les considérations sur la mort spirituelle qui précèdent sont au fondement de ce qu'on pourrait appeler le "sceau" spirituel de la perspective proposée par Frithjof Schuon, laquelle est désignée par l'auteur de *De l'unité transcendante des religions* tantôt comme "ésotérisme" tantôt comme *religio perennis*. Pourtant, même si l'on doit prendre en compte –comme nous l'avons fait–l'accentuation sapientielle –et non seulement mystique ou religieuse-- et primordiale –et non confessionnelle et mythologique–de l'oeuvre de Schuon, il n'en reste pas moins que la voie tracée par cette dernière ne se distingue pas fondamentalement d'autres voies sous le rapport de la nécessité de la mort spirituelle comme alternative aux voies du monde. Sous ce rapport, on pourrait même proposer une série de lectures, hindoue, musulmane, bouddhiste, chrétienne, et autre, de la perspective spirituelle définie par Schuon qui ne se distingueraient l'une de l'autre, outre leur vocabulaire, que par telle ou telle accentuation, sans remettre en cause les principes essentiels de la Voie, lesquels sont résumés par les termes de discernement, concentration et conformité –c'est-à-dire beauté morale, la première se référant à l'intelligence, la seconde à la volonté, et la troisième à l'âme.<sup>28</sup> On pourrait ainsi décrire ces trois dimensions en termes de "mort" –comme nous l'avons fait en partie plus haut– puisque le discernement entre le Réel et le "moins réel" revient à une "mort" à ce dernier, la concentration sur le Réel équivaut à une "mort" aux sollicitations du "moindre réel" et la conformité au Réel présuppose bien évidemment une "mort" à soi-même. Nous voudrions pourtant suggérer que c'est précisément la dimension normative, primordiale et "surnaturellement naturelle"<sup>29</sup> de la perspective de Schuon qui rend compte à sa manière non tant de la nécessité de la mort spirituelle que de la spécificité de son

---

<sup>27</sup> *Résumé de métaphysique intégrale*, p.56.

<sup>28</sup> « Nous pourrions dire aussi que la Voie est faite de discernement, de concentration et de bonté : de discernement pour l'intelligence, de concentration pour la volonté, de bonté pour l'âme. » *L'Esotérisme comme principe et comme voie*, p.101.

<sup>29</sup> Ce terme, qui revient fréquemment sous la plume de Schuon, renvoie sous sa tournure antinomique ou paradoxale, au "mystère" de continuité entre le Divin et l'humain, le céleste et le terrestre. Durcir l'opposition entre "nature" et "surnature" reviendrait en effet à méconnaître l'immanence du Réel à tout ce qui est.

envisagement dans la voie ésotérique qu'elle nous propose. Nous avons fait allusion, au début de cet article, à la sensibilité toute particulière de Schuon aux « vibrations d'infinitude » de l'expérience terrestre, et au caractère « affirmatif » et positif que cette sensibilité prête nécessairement à sa démarche spirituelle. Schuon est en effet un “sage de l'immanence”, si l'on peut dire. La nécessité d'un équilibre entre l'intérieur –le spirituel-- et l'extérieur –l'expérience terrestre-- qu'il ne cesse de mettre en évidence,<sup>30</sup> l'importance spirituelle du sens de la beauté qu'il souligne,<sup>31</sup> la prise en compte de l'aspect qualitatif des exigences de la nature qu'il n'ignore jamais,<sup>32</sup> tous ces éléments de la perspective schuonienne tendent vers une mise en valeur du caractère intériorisant et “spiritualisant” des dons de l'immanence. La vision schuonienne est en ce sens moins axée sur l'aspect exclusif et masculin de la spiritualité –aspect qui se caractérise par une affinité avec la mort<sup>33</sup>—que sur son espace inclusif et féminin –l'amour et la vie au sens le plus profond du terme. Cela dit sans perdre de vue que l'aspect exclusif et masculin de la gnose, étant un passage de l'individuel à l'universel, permet une prise de conscience virtuellement illimitée de la Réalité, et ne saurait donc être considéré comme “incomplet” ou exclusivement négatif en quelque manière que ce soit. Dans le langage soufi dont Schuon fait souvent usage sans pourtant s'y inféoder confessionnellement, la première de ces perspectives, pour autant qu'elle puisse se distinguer de la seconde, peut être considérée comme *isawiyah* (associée au parfum spirituel de Jésus, christique) tandis que la seconde est de nature *maryamiyah* (placée sous l'égide miséricordieuse de Marie, mariale).<sup>34</sup> Cette dernière perspective est celle de la “mort douce”, non de la mort

---

<sup>30</sup> “(...) L'homme est fait pour réaliser l'équilibre entre l'extérieur et l'intérieur, entre le monde et Dieu, ou entre la diversité et l'unité (...)” *Christianisme/Islam. Visions d'Oecuménisme ésotérique*, Milan, 1981, p.93.

<sup>31</sup> “(...) Le sens de la beauté, et partant le besoin de beauté, est naturel à l'homme normal (...). L'absence du besoin de beauté est une infirmité qui n'est pas sans rapport avec la laideur inévitable de l'ère machiniste, et qui s'est généralisée avec l'industrialisme.” *Castes et races*, Lyon, 1957, p.69.

<sup>32</sup> “Pour l'homme primordial, tout plaisir naturel était un sacrement, donc un rite unitif, ce qui fait dire à Maître Eckhart que manger, c'est en principe communier; (...) la jouissance noble est rencontre à la fois concrète et platonicienne avec ce que nous sommes en profondeur.” *Christianisme/Islam. Visions d'Oecuménisme ésotérique*, p.75.

<sup>33</sup> « Cette autoséparation de sa propre âme, du monde, le *dhâkir* (l'invoquant) la vit sous le signe de la *makhâfah* (crainte). Les femmes ne doivent pas rechercher cet état que contredit tout à fait leur structure interne ; leur voie est différente. Je ne dis pas qu'elles ne peuvent pas vivre la même chose, car elles sont des êtres humains comme les hommes ; Dieu sait le mieux ce qui convient à chaque être ; mais je dis qu'elles ne doivent pas rechercher une telle mort. Certaines choses seront violentes chez l'homme, alors qu'elles mûriront lentement chez la femme. » *Mémoires inédits*.

<sup>34</sup> « Le message de Christ (...) est un message d'intériorité mystique (...); la Sainte Vierge personnifie l'aspect maternel de douceur –non de rigueur—de ce message, elle est l'intériorité non sacrificielle, mais

rigoureuse; c'est une retraite dorée, non un retranchement âpre. Il est une expression-clef, qui revient à maintes reprises dans l'oeuvre de Schuon, et qui résume à elle cette perspective spirituelle: il s'agit de la célèbre parole du *Cantique des Cantiques*, *nigra sum sed formosa*, "je suis noire mais belle." La couleur noire symbolise ici la mort spirituelle, le *sine qua non* de toute renaissance intérieure, mais la tournure restrictive du "mais" indique que cette mort spirituelle est envisagée du point de vue de sa beauté béatifique. En d'autres termes, l'accent est davantage mis sur la miséricorde intrinsèque de l'intériorité, et de la Réalité qu'elle abrite, que sur sa rigueur extrinsèque. C'est ce mystère de l'intériorité accueillante et béatifique, associé à la présence de Marie, qui inspire aussi à Schuon l'image de la « retraite dorée », une mort maternelle et bienheureuse en quelque sorte.<sup>35</sup> La couleur noire, communément associée à la mort en ce qu'elle éteint les mille couleurs de la vie, se révèle en définitive proche de la couleur bleue --comme elle l'est chez les musulmans qui associent volontiers ces deux couleurs,<sup>36</sup> en tant qu'infinitude intérieure, et comme telle, véhicule de l'or chaud de la lumière.<sup>37</sup> Le noir de la « mort » dont il s'agit est donc proche du bleu du manteau de la Sainte Vierge dont il exprime plutôt l'aspect non-manifesté et sur-essentiel, à la manière de la « ténèbre hyper-lumineuse » de Saint Denis l'Aréopagite. C'est là du reste que réside l'élément le plus central de la pensée de Schuon relativement à la mort : le dernier vers d'un des plus beaux poèmes allemands de Schuon énonce ce mystère de manière magnifiquement suggestive : « Et mort d'amour de l'amour est l'essence. » L'association entre *mors* et *amor*, souvent relevée par Schuon, exprime une même coïncidence de l'annihilation --ou de la disparition--- et de l'union. L'essence du désir d'union à la Réalité s'exprime dans et par une mort à notre réalité illusoire. Si la mort terrestre n'est que le symptôme de la

---

accueillante, et c'est en ce sens qu'on peut lui attribuer, d'après le *Cantique des Cantiques*, la qualité d'être 'noire mais belle'. " *Christianisme/Islam. Visions d'Oecuménisme ésotérique*, p.101.

<sup>35</sup> La réciprocité entre la mort et la femme, envisagée par l'islam, reproduit, sur un plan terrestre, le principe dont il s'agit. Cependant, la complémentarité des deux premiers termes se situe sur un même plan, tandis que celle de la formule du *Cantique des Cantiques* juxtapose deux réalités spirituelles sur un plan pour ainsi dire vertical, la première étant relativement extérieure et extrinsèque, la seconde fondamentale et intrinsèque. Disons donc que la première est comme le reflet terrestre, existentiel, de la réalité spirituelle exprimée par la seconde.

<sup>36</sup> Titus Burckhardt mentionne, dans une note de sa traduction d'extraits du chapitre des *Châtons de la Sagesse* d'Ibn 'Arabî consacré au Verbe de Joseph, que la conception arabe perçoit le bleu comme proche du noir dans la mesure où sa qualité cosmique est celle des profondeurs sans limites.

<sup>37</sup> L'éther est ainsi le véhicule de la lumière : « L'air est la manifestation de l'éther, qui tisse les formes, et il est en même temps le véhicule de la lumière, qui elle aussi rend manifeste l'élément éthéré. » *Comprendre l'Islam*, p. 62-63.

rencontre passive avec l'écorce accidentelle de la Réalité, la mort intérieure est une anticipation active de cette rencontre et constitue par là un retour conscient au coeur de cette Réalité. Ainsi se clôt –sans être jamais définitivement clos—le cycle ontoc cosmogonique de la projection de l'Essence aux confins de l'existence et du bienheureux reflux des accidents vers la Substance.